

lettres aux catholiques qui veulent espérer (7/9)

Alors que l'Église traverse une crise profonde liée aux scandales d'abus sexuels, « La Croix » a demandé à des personnalités des pistes pour en sortir.

« Ce silence est une fermeture du cœur »

Marie-Françoise de Billy

Psychothérapeute

Concernant les abus sexuels commis par des prêtres, la première urgence pour nous, catholiques, est de sortir du déni. Certains, parmi les responsables d'Église, trouvent la force d'ouvrir leur cœur, de se laisser toucher. L'archevêque de Strasbourg, Mgr Luc Ravel, vient ainsi de publier un texte, *Mieux vaut tard*, dont il reconnaît qu'il « ne peut sortir que d'un cœur touché ». L'évêque de Beauvais, Mgr Benoît-Gonnin, a écrit récemment qu'il lui avait « fallu du temps pour mieux comprendre ce qu'avaient vécu et que peuvent souffrir encore les victimes ». Ces expressions viennent fortifier mon interprétation du silence de la hiérarchie de notre Église concernant les abus sexuels. Elles rejoignent ce que je peux percevoir et tente d'analyser en tant que psychothérapeute : oui, je pense que ce silence ne s'explique que par une fermeture du cœur, le plus souvent inconsciente et ignorée par les intéressés eux-mêmes.

Je crois qu'un prêtre qui découvre un autre prêtre accusé d'abus sexuel se défend de cette révélation car elle est « in-entendable » pour lui, au sens propre. S'il se laissait toucher, il serait blessé, atteint dans l'image qu'il a de « l'Église corps du Christ », de lui-même, de sa sexualité... Symboliquement le prêtre peut sentir dans son corps « le Christ abusé ». Comment ne pas lutter, en particulier s'il est en position de responsabilité ? Refoulée, cette blessure se taira, le cœur se protégera...

La parole douloureuse d'un prêtre, m'exprimant un jour la honte qu'il ressentait devant ces abus qui modifient le regard de la société sur lui et ses confrères, qui abîment le sens de leur célibat, qui atteignent même leur identité, m'a aidée à comprendre le mécanisme psychique que déclenchent ces dénonciations. Celles-ci sont vécues par beaucoup de prêtres comme un coup de poing inattendu dont on se défend en croi-

Stéphanie Tetu



« La parole est nécessaire et source de vie, mais son émergence est longue. »

sant les bras sur son visage, pour se protéger et ne rien voir. L'intelligence, elle, continue à fonctionner : ils se raccrochent alors à un discours sur les mesures prises et qui est – à leurs yeux – le bon. Je ne suis pas sûre qu'ils réalisent à quel point il est dénué d'affects.

Trop de prêtres me semblent peu préparés à recevoir les questions qui concernent leur sexualité. Ces dénonciations des actes du frère peuvent jouer en miroir et déplacer les images établies. Le narcissisme en prend un coup... et la société en rajoute. Un système de défense se met en place, qui conduit à repousser dans l'inconscient la gravité du

mal causé et subi, à le minimiser, à le nier. Comment alors s'exprimer quand les mots du cœur s'absentent ? Les migrants, dont prêtres et évêques prennent la défense avec constance et courage, sont bien vivants : ils se donnent à voir et à entendre. Idem pour un embryon à naître, dont la science sait parler et que nous parvenons à nous représenter. Mais le sexe reste un mystère. Nous connaissons tous mal notre sexualité, nous sommes tous dépassés par nos pulsions. Notre société est très démunie face aux saccages causés par le sexe. Parce qu'il est considéré comme « concernant les autres », ce sujet fait sans doute

plus peur encore à un prêtre qui, en principe, ne vit pas sa sexualité de manière active. Certains arrivent à s'exprimer, notamment ceux qui savent parler de leurs émotions, sont capables de dire que telle personne les a touchés, qu'elle était attirante... Ceux aussi qui, lorsque « ça ne va pas », sont capables de le reconnaître et de se faire aider.

Les prêtres ne sont, bien sûr, pas les seuls concernés par ce système de défense, qui est exactement le même quand il s'agit d'actes incestueux à l'intérieur de la famille. Les mères ne veulent et ne peuvent souvent rien savoir des abus sexuels infligés à leur enfant par leur époux,

repères

Une psychothérapeute engagée dans l'Église

Épouse d'un officier de marine, mère de trois enfants, aujourd'hui à la retraite, elle a dirigé de 2000 à 2009 le Forum 104, centre culturel et spirituel à Paris, placé alors sous la responsabilité des pères maristes.

Membre de l'équipe d'animation du Centre culturel et spirituel mariste et du service diocésain des relations avec les musulmans à Toulon, elle a été psychothérapeute au sein de l'association Corlan-Provence puis responsable du département ressources humaines du cabinet de conseil Sémaphores entreprise.

leur père ou leur frère. C'est alors le corps de la famille qui est atteint et défendu par celles dont le devoir aurait été d'entendre leur enfant et de prendre la parole. Pour les laïcs, comme pour tout corps constitué présentant une identité forte comme l'Église, accueillir avec amour celui ou celle qui remet en cause « le corps » – familial ou institutionnel – est de l'ordre de l'insurmontable.

Comment en sortir ? Ce silence indécrottable ne peut être brisé par les pressions de la société. Bien au contraire, celles-ci ne font que renforcer les défenses et taire les affects. L'émergence du « refoulé » ne se fait pas par injonctions. Seul un long travail sur soi permettra l'ouverture du cœur, le surgissement des émotions, la mise en mots du traumatisme. C'est ce que j'entends dans les propos de Mgr Ravel ou de Mgr Benoît-Gonnin. Il faut aussi du courage pour oser une démarche de vérité coûteuse qui occasionnera des moments de dépression propres à la levée du refoulement. La parole est nécessaire et source de vie, mais son émergence est longue. C'est un tunnel à suivre dans le noir avant que des lueurs n'apparaissent. Et, à mon sens, c'est un chemin qui ne se prend pas seul.

Demain : Tugdual Derville